

Francine de Martinoir

Kleptomane

Michel Chaillou

La croyance du voleur

Le geste du romancier est sans doute analogue à celui du kleptomane. Il veut saisir à nouveau au besoin par le vol quelque chose qui lui a été dérobé. Pour Michel Chaillou, associé naguère à la grande aventure du Chemin, c'était le sentiment géographique, la restitution, dans l'espace de son écriture à lui, d'un ensemble de motifs littéraires, de montages ou de fleuves appartenant à d'autres, en particulier Honoré d'Urfé. L'attachement à des lieux où la campagne était celle qu'on aperçoit dans le fond des œuvres de Poussin se retrouve dans *Domestique chez Montaigne* où se croisent et glissent des figures de siècles différents, hantant le château de l'écrivain. Et le souvenir qui reste de ce livre est peut-être l'impression très forte d'avoir rencontré des personnages passant à travers des murs.

Depuis lors Chaillou a traversé lui-même les grands romans anglais et américains, de mer et d'aventures, des siècles passés. Son récit s'ouvre aux vents du large. *La vindicte du soir* n'était-elle pas l'une des plus belles histoires que les enfants puissent aimer, plutôt qu'un livre pour enfants ? Alors que d'autres s'essayaient d'abord à la littérature « pour jeunes » comme on dit aujourd'hui, il n'est pas allé, lui, d'emblée, vers l'enfance, il y arrive à présent et voici que *La croyance du voleur* naît d'un miracle, les retrouvailles avec le garçonnet qu'il a été, avec ses premières années enfouies bien loin. Ce miracle est possible grâce à la rencontre entre le mouvement de la narration, vif et plein de dialogues, et le pays intérieur, celui d'avant tous les récits, celui qu'on ne reconnaît parfois qu'au bout de longues années. Ce que, par exemple, l'Inde est à Tabucchi, l'Égypte l'est à Michel Chaillou.

Une enfance triste. Samuel Canoby — un nom pour l'histoire de pirates — a douze ans. Il se livre à de petits larcins, vols à l'étalage, menus trafics, bien sûr, à l'insu de ses grands-parents, anciens paysans vendéens devenus concierges dans une cartonnerie à Saint-Sauveur, un faubourg populaire d'un port. Une mère qui l'a mis au monde à seize ans, légère, volage, inconséquente et de plus ayant dans ses veines du sang de Gitan. Est-ce pour compenser son absence qu'il vole ? Peut-être,

mais c'est surtout parce qu'il commence à vivre ailleurs, dans les contrées que dessine pour lui l'institutrice lorsqu'elle leur conte l'Histoire de l'Égypte ancienne. Elève un peu retardé, rêveur, raillé par ses camarades, il se forge un ailleurs, sa grand-mère devient aussi précieuse pour lui que la pierre de Rosette, la cartonnerie se transforme en usine à papyrus, son grand-père, en un Pharaon, il est lui-même Champollion décryptant son petit monde et il est attiré surtout par l'eschatologie antillaise. Lui qu'on appelle aussi l'Égyptien — vieux nom des Tziganes — découvre que l'au-delà est le pays des voleurs. Ce qu'il dérobe, ce sont des réserves pour que sa momie ait de quoi manger quand il sera mort. Ainsi à travers la trame d'une histoire pleine de personnages pris dans le vif du quotidien, de villages et de maraudes, il est question de quelque chose de grave en rapport avec le travail de la langue. Samuel comprend qu'il vole pour ne pas mentir : « Je vole, dit-il, pour être de mon vivant en contact avec l'au-delà, y enfouir mon grand secret ».

Pour conter cette aventure, Chaillou a taillé dans ce qui était son matériau sémantique habituel. On retrouve en effet dans ce roman ce qu'il a appelé un jour le côté *hirsute* de son écriture. Et l'un des attraits du texte est justement ce traitement qu'il opère sur la langue, loin de toutes les facilités qu'on associe volontiers à l'évocation des terres enfantines. Traitement qui permet le mélange de vécu et d'imaginaire difficilement discernables comme cette confiance du narrateur qui avoue flai-

La boule d'angoisse

rer aujourd'hui, à près de cinquante ans, dans la boule d'angoisse qui pèse parfois sur sa poitrine le souvenir du bousier sacré, le scarabée vénéré par les anciens Égyptiens, symbole d'une vie nouvelle, celle de l'être qui par éclairs parla à sa place, lui soufflant ses hiéroglyphes. Il sait que c'est cette chute, certains matins, dans son enfance qui



Michel Chaillou

lui a permis de donner des joues à ses mots.

Aux dernières pages, le geste de Samuel est encore celui d'un voleur, mais un voleur de livres. L'Égypte, il la cherche plutôt dans des textes. A la fin, le narrateur revient à Nantes et il tente d'y retrouver le pays sacré, mais il est plutôt en lui : « Aujourd'hui qu'avec l'âge je retombe en enfance... que mes anciennes croyances me revisitent, je soulève l'horizon avec l'espoir de nous ressusciter Charlotte et moi, momies et bandelettes appuyés au bastingage au-dessus de la mer convulsive ». Il semble bien que ce récit — Retour d'Égypte — puisse être le point de départ d'un nouveau cycle Chaillou.

Seuil éd. « Fiction & Cie », 320 p.